



Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

13 | 2000
Varia

Jacqueline FABRE-SERRIS, Mythologie et littérature à Rome. La réécriture des mythes aux I^{ers} siècles avant et après J.-C

Bruno Rochette



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1340>

DOI : [10.4000/kernos.1340](https://doi.org/10.4000/kernos.1340)

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

Bruno Rochette, « Jacqueline FABRE-SERRIS, Mythologie et littérature à Rome. La réécriture des mythes aux I^{ers} siècles avant et après J.-C », *Kernos* [En ligne], 13 | 2000, mis en ligne le 21 avril 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1340> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kernos.1340>

explique-t-il, de faire place aussi à la musique, dont la vertu contribue à parfaire le *symposion*. Appliquant le propos à la charge qu'il vient de quitter, le recteur honoraire l'estime particulièrement de mise pour qui préside à un débat d'idées. Mais du conseil à la pratique, ajoute-t-il, « il y a plus qu'un pas... ».

La sagesse, dirait-on, prend ici un nom propre, parmi bien d'autres à découvrir dans ce beau volume d'hommage dont on apprécie aussi la présentation soignée et qui, outre la bibliographie du P. M. Gilbert, comporte encore une brève présentation de chaque auteur, un index des références bibliques ainsi qu'une *tabula gratulatoria*, réservée aux membres des Facultés de Namur.

André Motte
(Université de Liège)

Jacqueline FABRE-SERRIS, *Mythologie et littérature à Rome. La réécriture des mythes aux I^{ers} siècles avant et après J.-C.*, Éditions Payot Lausanne, Sciences humaines, 1998. 1 vol. 14 × 22,5 cm, 271 p. ISBN : 2-601-03228-6.

On a dit que les Romains n'avaient pas de mythes, seulement des légendes. Si l'on en croit le *De natura deorum* de Cicéron, c'est là la distinction fondamentale qui différencie religion grecque et religion romaine. Les récits mythologiques sur les dieux seraient le propre des Grecs, tandis que les Romains se font de la religion une idée plus pratique. Rituel, prise des auspices, prophéties, telles en sont les dimensions principales. Aux yeux des Romains, les récits sur les dieux n'avaient aucune importance. C'est sans doute pour cette raison que des historiens « hypercritiques » comme Th. Mommsen, G. Wissowa ou E. Pais écrivaient l'histoire de Rome en s'en tenant aux événements historiquement établis. Il a fallu attendre des savants tels que J. Bayet, G. Dumézil ou J. Hubaux pour prendre conscience d'une autre dimension de la pensée romaine : celle des récits sur les origines et le développement de la cité. C'est alors que l'on redécouvre l'importance du premier livre de Tite-Live et des mythes qu'il contient¹. Il faut attendre une période relativement tardive dans l'histoire romaine, le 1^{er} siècle avant J.-C., pour voir la mythologie occuper une place importante à Rome. À cette époque, Rome est déjà une société élaborée, dont la culture, la littérature et la pensée ont été imprégnées par une influence grecque importante. Les auteurs latins qui ont conservé les mythes italo-romains ou grecs, introduits très tôt en Italie, les « réélaborent » et les remodèlent à leur guise en y ajoutant des éléments nouveaux. Ils projettent dans la mythologie la crise des consciences et des valeurs traditionnelles que traverse l'*Urbs*. Ainsi la mythologie sert de véhicule à un message moral et politique d'une société en crise. C'est en se plaçant de ce point de vue que l'auteur tente de montrer, en prenant des exemples précis, de la fin de la République au temps de Néron, comment les poètes ont métamorphosé les mythes et ont centré leur réflexion sur des thèmes précis : les origines de la cité, la légitimité du pouvoir, les valeurs civiques, les passions et la nature de l'homme.

L'introduction évoque d'abord les sources : textes historiques de la fin de la République et du début de l'Empire (Cicéron, Tite-Live, Denys d'Halicarnasse), œuvres poétiques, d'Ennius à Virgile, Properce et Ovide, écrits relatifs à la grammaire, à la religion, au droit ou à la philosophie. Elle traite ensuite des

¹ B. LIOU-GILLE, *Une lecture " religieuse " de Tite-Live I. Cultes, rites de la Rome archaïque*, Paris, 1998 (*Études et commentaires*, 105).

jugements des anciens sur le mythe : Cicéron, Tite-Live, Denys d'Halicarnasse¹, Varron. Enfin, elle en arrive aux courants de recherche sur les mythes à Rome : C. Koch, K. Kerényi, A. Brelich, G. Dumézil, D. Sabbatucci, E. Montanari, J. Bremmer et N. Horsfall, M. Beard, J. Scheid. – Le corps de l'ouvrage est divisé en deux parties : la première concerne le 1^{er} siècle avant, la seconde le 1^{er} après jusqu'au principat de Néron. Partant du postulat que le mythe a été un des instruments conceptuels qui ont permis aux Romains de penser les bouleversements engendrés par la remise en question des valeurs et des institutions de l'*Urbs*, l'auteur montre qu'il y a eu, à Rome, deux façons d'utiliser la mythologie. La première est l'usage symbolique des mythes pour représenter des vues, positives ou négatives, sur les origines de Rome. La seconde est la contribution de ces récits au débat sur les mœurs. Ils ont été utilisés pour illustrer deux voies opposées de vie : l'une, liée à la *pietas*, qui exalte l'idéal romain du citoyen, l'autre, procédant du *furor*, qui revendique pour tout individu le droit à une existence dominée par la passion amoureuse. Le chapitre premier traite des lectures romaines de la mythologie grecque : âge d'or (Catulle, les *Bucoliques*, l'épode 16, les *Géorgiques*, l'*Énéide*, Tibulle, Ovide), gigantomachie (l'ode III, 1 d'Horace, Ovide) et mythes d'*impietas* (la rivalité de Pallas et d'Arachné dans les *Métamorphoses* d'Ovide, VI, 70-128). Viennent ensuite (chap. 2) les mythes des origines romaines : l'*Énéide*, les *Métamorphoses*, Horace (l'ode III, 3), Tibulle (II, 5), Properce (IV, 4), les *Fastes* d'Ovide. La rencontre du mythe et de la philosophie fait l'objet du chapitre 3. C'est bien sûr Lucrèce qui est au cœur de cette section² : prologue du livre I, le mythe de Cybèle (II, 589-643) et quelques épisodes secondaires. Mais Virgile est aussi évoqué pour le discours prophétique d'Anchise au livre VI. Ennius et Lucrèce sont les références majeures des parties philosophiques des *Métamorphoses* : le monologue de Pythagore, l'apothéose impériale évoquée au livre XV. Enfin, la quatrième section a trait aux débats sur l'amour à travers les mythes : Catulle, Gallus, la *Bucolique* X, l'élégie II, 3 de Tibulle, l'élégie I, 20 de Properce, l'ode III, 27 d'Horace, l'élégie IV, 4 de Properce, les *Métamorphoses* (le mythe de Narcisse, les mythes de chasse et de bains). Cette analyse montre que les poètes ont eu recours à la mythologie pour donner un sens à l'histoire de Rome. Les mythes retravaillés vont faire le lien entre la Rome primitive et la cité d'aujourd'hui. Dans ce domaine, le rôle de Virgile est essentiel, puisqu'il associe le mythe d'Énée à la vertu romaine par excellence, la *pietas*. De plus, l'âge d'or offre à la ville le mythe d'autochtonie dont elle avait besoin. Ces mythes servent aussi la *gens* au pouvoir. Les *Iulii* se sont constitué une généalogie divine qui les rattache à Vénus et à Mars. C'est cette ascendance divine qui justifie l'importance que cette famille a prise dans la Ville. Mais cet effort a aussi son antithèse. Ovide dénonce cette nouvelle théologie civile en mettant en évidence les manipulations opérées en matière mythologique et l'inactualité du programme augustéen de retour à la morale d'autrefois. Les élégiaques vont chercher dans la mythologie immorale condamnée par le régime des modèles de vie à opposer à l'idéal du citoyen-soldat. – La deuxième partie du livre poursuit l'enquête jusqu'à l'âge de Néron. Elle montre que, si les thèmes sont les mêmes (âge d'or, histoires de violences et de passions, mythes des origines, récits mythologiques), le point de vue est différent. Le mythe de l'âge d'or est analysé à travers plusieurs textes. D'abord ceux qui saluent l'avènement de Néron comme l'instaurateur d'un nouvel âge d'or, comme l'avait été Auguste : l'*apocoloquintose*, les *Bucoliques* I et

¹ V. FROMENTIN, *L'attitude critique de Denys d'Halicarnasse face aux mythes*, in BAGB, 1988, p. 318-326.

² A. GIGANDET, *Fama Deum. Lucrèce et les raisons du mythe*, Paris, 1998.

IV de Calpurnius Siculus, le deuxième *carmen Einsiedlense*¹, le *De clementia*, la *Pharsale* de Lucain. En revanche, la *Médée* et la *Phèdre* de Sénèque ainsi que l'*Octavie* dénoncent le règne de Néron comme l'époque qui porte à son comble l'impiété de l'âge de fer. La *Lettre à Lucilius* 90, qui développe la théorie de Posidonios sur l'évolution de l'humanité, donne lieu à des prises de position qui sont autant de critiques implicites des idées de Néron. Le cadre romain est donc à présent dépassé. Le mythe ne sert plus à illustrer la dégradation des mœurs romaines sous les influences étrangères ni à exalter les antiques vertus du Latium. On se tourne vers la vie des premiers hommes, en opposant la *natura* à la *luxuria*. Quant aux mythes troyens, qui avaient servi sous Auguste à intégrer la *gens Iulia* au monde des dieux, ils connaissent une vogue importante à l'époque de Néron. Après l'*Énéide* et les *Métamorphoses*, plusieurs auteurs vont réécrire la légende troyenne : l'*Ilias Latina* de Baebius, les *Troica* de Néron, les *Troyennes* et l'*Agamemnon* de Sénèque, le poème sur le prise de Troie déclamé par Eumolpe dans le *Satiricon* de Pétrone. Les deux derniers chapitres sont consacrés à deux figures littéraires très représentatives de l'époque de Néron : le théâtre de Sénèque, qui dénonce les excès de Néron et est dominé par le *furor*, et le roman de Pétrone, où se fait jour une nouvelle conception de la mythologie². L'ouvrage est complété par des notices mythologiques (avec indications des sources), des notes³, une bibliographie sommaire⁴ et un index.

Cet ouvrage est un livre de synthèse qui apporte peu d'éléments nouveaux. Son mérite est d'avoir réussi le tour de force de rassembler une telle quantité de textes en un seul volume dans un souci constant de concision et de clarté. Bien sûr, cet effort de synthèse a des inconvénients : l'analyse de certains témoignages

¹ Et non *Einsidlensium* (p. 130).

² Je m'étonne de ne pas trouver un écho de l'analyse de R. MARTIN (*Le roman de Pétrone et la 'théorie du roman'*, in *Neroniana* 1977, Clermont Ferrand, 1982, p. 125-138) qui propose de voir dans le *Satiricon* une épopée dégénérée, dans laquelle les héros évoluent en marge de la société, dans un monde sans dieux. En outre, l'auteur n'insiste pas assez sur le genre littéraire particulier auquel ressortit le *Satiricon*, la *satura*, c'est-à-dire le mélange d'éléments hétéroclites, ce qui rend son analyse extrêmement difficile.

³ La bibliographie citée dans les notes est certainement suffisante pour un ouvrage destiné au grand public. Les choix que l'auteur a opérés dans une bibliographie pléthorique sont en général judicieux, même si certaines lacunes subsistent (p. 114-115, à propos de Lucrece, femme de Tarquin Collatin, I. DONALDSON, *The Rapes of Lucretia: A Myth and Its Transformations*, Oxford, 1982; p. 256, n. 23, sur l'onomastique chez Pétrone, il existe l'étude de S. PRIULI, *Ascylltos: Note di onomastica petroniana*, Bruxelles, 1975 [Coll. *Latomus*, 140]). À propos de Pétrone, je crois qu'il eût été utile de dire que la composition du roman n'est pas située par tous les érudits à l'époque de Néron. L'auteur considère cette datation comme allant de soi (cf. R. MARTIN, *Quelques remarques concernant la date du Satiricon*, in *REL*, 53 [1975], p. 182-224, qui propose de situer le *Satiricon* à l'époque des Flaviens, même s'il reconnaît qu'il plonge ses racines dans la société de Néron).

⁴ Il faut signaler quelques lacunes : pour l'étude du mythe, M. ELIADE, *Aspects du mythe*, Paris, 1964 et *Le sacré et le profane*, Paris, 1965; sur les rapports entre mythes et histoire, M. GRANT, *Roman Myths*, Londres, 1971 et T.P. WISEMAN, *Clio's Cosmetics*, Leicester, 1979; sur les mythes à Rome, J. BAYET, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, Paris, 1957, G. DUMÉZIL, *La religion romaine archaïque*, 2ème éd., Paris, 1974, J. HUBAUX, *Les grands mythes de Rome*, Paris, 1945, J. PERRET, *Les origines de la légende troyenne à Rome*, Paris, 1942; sur l'utilisation des légendes dans la propagande, T. ZANKER, *The Power of Images in the Age of Augustus*, traduit par A. Shapiro, Ann Arbor, 1988 et J. DEROSE EVANS, *The Art of Persuasion: Political Propaganda from Aeneas to Brutus*, Princeton, 1992.

est parfois sommaire et manque d'originalité et de nuance, l'exposé devient un peu elliptique. En outre, si la thèse défendue est certainement correcte, le titre est trop large. En effet, l'analyse porte sur la littérature latine – en fait, la poésie – depuis le principat d'Auguste jusqu'au règne de Néron. Mais le 1^{er} siècle avant J.-C. ne commence pas avec l'avènement d'Auguste et le 1^{er} après ne s'arrête pas à la mort de Néron. C'est d'autant plus gênant que l'époque flavienne connaîtra deux poètes mythologiques de taille, Valérius Flaccus et Stace¹, qui vont remodeler à leur tour des mythes grecs : les Argonautes, la vieille saga des Sept contre Thèbes et l'histoire d'Achille.

Bruno Rochette
(Université de Liège)

Attilio MASTROCINQUE, *Studi sul Mitrismo (Il Mitrismo e la magia)*, Roma, G. Bretschneider, 1998. 1 vol. 17,5 × 25 cm, x + 168 p. ISBN : 88-7689-000-00.

Ces diverses études relatives au mithriacisme s'articulent autour de deux sujets : le premier est celui des rapports entretenus entre le mithriacisme et la magie; le second tend à redéfinir les notions de Mages, de magie et de mithriacisme.

Les gemmes gravées constituent la base documentaire témoignant des rapports entre mithriacisme et magie. Si les intailles sont généralement bien étudiées sur le plan de leur contenu magique, les documents associant en une même image iconographie mithriaque et alexandrine, *voces magicæ* relevant tantôt de la magie alexandrine tantôt de la liturgie mithriaque et *charakteres* divers furent cependant peu étudiés sous l'angle des rapports qu'elles purent entretenir avec les sectateurs de la religion mithriaque. Situation paradoxale, ces gemmes furent essentiellement mises au jour dans des régions où le mithriacisme semble être peu présent – du moins sous la forme traditionnellement connue en Europe occidentale, celle des *mithræa* –, la Grèce et l'Égypte. Renonçant à l'interprétation prônée par Bonner et Festugière pour qui ces gemmes originellement mithriaques auraient été retaillées et transformées en amulettes magiques, l'A. formule deux hypothèses : la première ferait du mithriacisme une religion compatible avec la magie; selon la seconde hypothèse, ces pierres auraient été conçues par des mages qui utilisaient l'image de Mithra.

Dans les cinq premiers chapitres l'A. montre l'importance de l'iconographie mithriaque dans les gemmes magiques. Cette prédominance s'expliquerait par le pouvoir surnaturel que les mages attribuaient à certaines pierres, « pierres de foudre » comme l'obsidienne ou cristaux divers auxquels, selon Pline, les anciens prêtaient une origine astrale. L'ouvrage propose une étude détaillée de documents inédits qui se voient de la sorte judicieusement rapprochés; ainsi plusieurs chapitres sont consacrés à une analyse approfondie de la hache magique de Mentana qui présente des points communs avec une autre hache magique mithriaque trouvée dans une sépulture d'Athènes, laquelle a pu appartenir à un mage. Dépasant ensuite la stricte étude de l'iconographie et des *voces magicæ* inscrites sur les intailles, l'A. s'interroge sur l'ancienneté des liens unissant magie et mithriacisme.

Néanmoins, les amulettes mithriaques véhiculant des expressions magiques ne constituent qu'un des maillons de la chaîne unissant mithriacisme et magie.

¹ J. HENDERSON, *Statius' Thebaid: from (p)re-made*, in *Fighting for Rome. Poets and Caesars, History and Civil War*, Cambridge, 1998, p. 212-254 et F. RIPOLL, *La morale héroïque dans les épopées latines d'époque flavienne : tradition et innovation*, Louvain-Paris, 1998.